

-----

## CHAPITRE X.

### LE RELIGIEUX DOIT ÊTRE SOURD.

Il faut encore, pour que le Religieux puisse passer doucement sa vie dans la maison où il est, qu'il se bouche les oreilles et se rende sourd pour beaucoup de choses qu'il pourrait entendre. *On disait tant de choses de moi et des autres*, dit David, *que je n'écoutais rien de tout cela ; j'étais comme un sourd et un homme qui n'entend rien* (1).

Mais en quoi le Religieux doit-il faire le sourd ? Casien va nous l'apprendre. Si un homme désobéissant, rebelle, médisant, infracteur des règles et de ce qui est établi dans la maison, vient, avec un esprit passionné, se plaindre à vous des supérieurs, les blâme, condamne leur conduite, les accuse de rudesse, d'indiscrétion et de défaut de soin, de charité et de condescendance ; s'il cherche à justifier sa rébellion par des paroles artificieuses ; s'il vous remplit les oreilles des défauts d'autrui ; s'il vous fait de mauvais rapports sur le prochain pour vous aigrir contre lui, ne vous en offensez pas, ne vous laissez aller ni à le croire, ni à l'imiter ; mais soyez comme un sourd à qui l'on dirait tout cela, et à qui rien n'entrerait dans les oreilles ni dans l'esprit (2). *Entourez vos oreilles d'épines*, dit le Sage, *n'écoutez point les*

(1) Ego tamquam surdus non audiebam... Factus sum sicut homo non audiens. *Psal.* 37. 14 et 15.

(2) Si inobedientem, si contumacem, si detrahentem audieris, vel secus quam tibi traditum est, aliquid admittentem : non offendaris, nec ad imitandum eum tali subvertaris exemplo, sed ut surdus, qui hæc nec audierit, universa transmittas. *Lib.* 4, c. 41.

*paroles d'une langue méchante* (1) ; dites à ce médisant ce que Notre-Seigneur dit au démon, lorsqu'il voulut le tenter : *Retire-toi, Satan* (2).

O vous, dit saint Augustin, qui recevez une bonne doctrine et les instructions d'une vraie piété dans une maison bien disciplinée, environnez vos oreilles d'épines, afin que celui qui voudrait y entrer par de mauvaises paroles, non seulement en soit repoussé, mais même piqué ; chassez-le loin de vous, et dites-lui : Vous êtes Chrétien, je le suis aussi ; vous êtes Religieux, j'ai le bonheur de l'être comme vous ; nous n'avons pas appris ce que vous me dites dans les préceptes de la Religion, dans cette école de vertu, et sous le Maître divin dont la chaire est dans le ciel. Si vous voulez me voir, ne me dites pas cela ; si vous voulez me le dire, ne me voyez pas (3).

Les plaintes, les murmures, la facilité de parler avec trop de liberté des supérieurs, n'arrive que trop souvent dans les Communautés où la vertu n'est pas très-bien établie. Si un supérieur refuse quelque chose à un inférieur, s'il lui impose une pénitence pour une faute, si un égal a dit une parole offensante à son égal, aussitôt la nature se réveille : au lieu de souffrir en silence ce petit déplaisir, d'avoir recours à Dieu par la prière, par une visite au Saint-Sacrement, d'en faire un bon usage, on ne peut porter ce poids, il faut s'en décharger et parler. Pour cela on ne cherche pas les personnes les plus sages et les plus vertueuses de la maison, mais celles

(1) Sepi aures tuas spinis, et linguam nequam noli audire. *Eccli.* 28, 28.

(2) *Math.* 4. 10.

(3) O qui accipis verbum sanum in domo disciplinæ, sepi aures tuas spinis, ut ille qui importunè intrare ausus fuerit, non solum repellatur, sed etiam compungatur. Repelle illum à te ; dic, Christianus es, Christianus sum, non hoc accepimus in domo disciplinæ, non hoc didicimus sub illo magistro cujus cathedra in celo est, noli mihi ista dicere, aut noli accedere. *August. de domo discip. cap.* 1.



qu'on croit devoir entrer plus facilement dans nos sentimens, approuver nos plaintes, épouser nos intérêts; nous cherchons un ami, une oreille confidente, ou un esprit mécontent, à qui l'on dit tout ce qu'on a sur le cœur, avec des paroles outrées, dont la plupart sont fausses, ou au moins envenimées par la passion. Que doit faire une personne à qui l'on vient tenir de semblables discours? Que doit-elle répondre? Il est certain qu'on fera beaucoup de fautes graves, si, au lieu de guérir le mal, de l'adoucir, de mettre un appareil salutaire sur la plaie, on l'aigrit et l'enflamme; si l'on entre dans les sentimens imparfaits de cette personne ulcérée, si l'on adhère à ce qu'elle dit, cette personne sera encore plus irritée contre son supérieur, ou contre celui qu'elle croit l'avoir offensée; et ce malade s'en retournera encore plus malade.

Il faut donc prendre une tout autre méthode pour traiter ces maladies: il ne faut point d'abord avertir, reprendre, blâmer un esprit mécontent, parce qu'il pourrait se cabrer et devenir incurable; il faut l'écouter avec patience, charité et compassion, lui dire que dans cette circonstance il y a à souffrir, à pratiquer la vertu, à offrir à Dieu, et qu'ainsi il y a mérite et récompense; il faut ensuite lui donner de bons conseils, des avis de salut et de perfection qui le consolent et le fortifient. S'il ne se rend pas à ces remèdes, qu'il persiste dans sa passion et son emportement, il faut se servir du moyen que saint Augustin nous a donné, et résister avec plus de fermeté; mais il arrive très-souvent qu'on n'ose rien dire, qu'on faiblit par timidité ou par une lâche complaisance.

Saint Jérôme, instruisant une dame sur cette matière, lui dit: Fuyez le péché de médisance, de manière, non seulement que vous ne parliez point mal de votre prochain, mais encore que vous ne croyiez jamais ceux qui en parlent; n'autorisez point les détracteurs par votre consentement, et ne nourrissez point leurs vices

par votre approbation. La sainte Ecriture nous dit: N'ayez point de société avec les médisans, qui détruisent l'estime qu'on doit avoir pour le prochain, et ne croyez pas aux péchés qu'ils disent qu'on a commis. Elle dit ailleurs: *Environnez d'épines vos oreilles, et gardez-vous d'écouter une langue méchante.* David, après avoir fait le dénombrement des différentes espèces de justice, ajoute: *L'homme de bien n'a point laissé entrer dans son esprit ce qu'il a entendu dire contre son prochain* (1).

On dira peut-être: Celui qui vient se plaindre à moi du supérieur, blâmer sa conduite, me rapporter les défauts des autres, est un des anciens de la maison, à qui je suis bien inférieur en âge et en pouvoir; c'est une personne à qui je dois beaucoup de reconnaissance pour l'affection qu'elle me porte et le bien qu'elle me fait: comment puis-je lui fermer la bouche, et mes oreilles pour ne pas l'entendre? Saint Jérôme répond à cela en écrivant à Népotien et à Rustique: Ce n'est pas une excuse de dire qu'on ne peut reprendre ceux qui médisent, et les avertir; c'est au contraire en cela qu'est le mal, parce que la facilité à entendre donne aux médisans la liberté de parler. Personne ne portera ses médisances ni ses murmures à celui qu'il sait ne les entendre qu'à regret; on ne tire pas des flèches contre une pierre, parce qu'elles pourraient, en rejaillissant, blesser l'archer. Que le médisant, en voyant que vous ne l'écoutez pas volontiers, apprenne à ne pas médire. *N'ayez point de commerce*

(1) Tu hoc malum ita fuge, ut non modò ipsa non detrahas, sed ne alii quidem detrahenti aliquando credas: ne obrectatoribus auctoritatem de consensu tribuas, ne eorum vitium nutrias annuendo. Noli, inquit scriptura, consentaneus esse cum derogantibus adversus proximum tuum, et non accipies super illum peccatum. Et alibi: Sepi aures tuas spinis, et noli audire linguam nequam (*Eccli.* 28, 28). Unde et beatus David diversas innocentie species justitiæque dinumerans de hac quoque virtute non tacuit dicendo: Et opprobrium non accepit adversus proximos suos (*Psalm.* 14, 3). *Vel Paulinus epist. ad Celantiam.*



avec les médisans, dit Salomon, parce qu'ils sont sur le penchant de leur ruine. Eh ! qui peut dire combien sera grande la perte de celui qui médite et de celui qui prête l'oreille à la médisance (1) !

De plus, le Religieux doit être sourd pour beaucoup de choses qui se disent dans les maisons, sur les affaires d'autrui, sur les nouvelles du monde et les divers accidens qui arrivent tous les jours ; tout cela n'est propre qu'à le troubler, l'occuper, lui remplir la tête de fantômes, le distraire de Dieu, nuire à ses oraisons et à tous ses exercices de piété. Notre-Seigneur nous dit d'être prudents comme les serpens. *Que fait le serpent*, dit David ? *Il ferme les oreilles pour ne point entendre la voix de l'enchanteur et du magicien dont la parole peut l'adoucir* (2). Le Religieux doit imiter cette prudence, fermer les oreilles aux enchantemens, aux vanités, aux grandeurs, aux choses du monde, et à tout ce qui ne le regarde pas, qui ne peut que le distraire, le dissiper et lui ôter la liberté d'esprit. Qu'il se serve pour cela de la pensée de sa première origine, de la pensée de la mort, ou d'autres moyens pour ne pas entendre ce qu'on lui raconte, pour ne pas s'en souvenir.

Lorsque le sage et prudent Ulysse aborda près du lieu où les Sirènes, par la douceur de leurs chants, trompaient les voyageurs et en faisaient ensuite un horrible carnage, il boucha avec de la cire les oreilles de tous ceux qui étaient dans le vaisseau, et se fit attacher au

(1) Neque verò illa justa est excusatio, referentibus aliis injuriam facere non possum : nemò invito auditori libenter refert. Sagitta in lapidem nunquam figitur, interdum resiliens percutit dirigentem. Discat detractor dum te videt non libenter audire, non facile detrahere. Cum detractoribus, ait Salomon, ne misceris, quoniam repente veniet perditio eorum : Et ruinam utriusque quis novit, tam videlicet ejus qui detrahit, quàm illius qui aurem accommodat detrahenti ? *Epist. 2 et 4.*

(2) Sicut aspidis surdæ, et obturantis aures suas, quæ non exaudit vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter. *Psal. 57, 5.*

mât du navire ; par ce moyen ils n'entendirent point ces voix enchanteresses et échappèrent au péril. Il faut agir de même dans le voyage que nous faisons sur la mer de ce monde pour arriver au port de notre salut : nous fermer les oreilles avec de la cire, c'est-à-dire avec la ferme résolution de conserver la pureté de notre ame ; nous attacher à la croix du Sauveur pour ne point entendre les sirènes qui nous chantent les attrails du monde, ni les langues dangereuses qui viennent nous troubler.

Enfin, il faut que le Religieux devienne sourd sur la plupart des choses qu'on dira de lui, qu'il ne fasse pas semblant de les entendre ni de les savoir, si ce n'est pour se corriger. Oh ! qu'il serait bon de se rappeler cette devise de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> : « Celui qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner », entendue plus chrétiennement que ne l'entendait ce prince, non d'une dissimulation politique et d'une prudence humaine qui, selon saint Paul, est une prudence de mort ; mais d'une dissimulation de patience, d'humilité, de prudence spirituelle, qui, selon le même Apôtre, est vie et paix, parce qu'elle dispose à la vraie vie intérieure, et fait jouir d'une grande paix dans toutes les rencontres de cette vie, surtout dans les Communautés où il y a tant d'esprits différens et tant d'humeurs antipathiques !

*L'insensé découvre soudain sa colère ; l'homme habile dissimule l'affront* (1). Salomon dit ailleurs : *La sagesse de l'homme retient sa colère, et sa gloire est d'oublier l'injure* (2). Il faut être semblable au voyageur qui, trouvant dans son chemin de la boue, de petits fossés ou d'autres empêchemens, passe pardessus ; c'est ainsi que fait le sage : il passe au-dessus de plusieurs petits obstacles qui se présentent dans le chemin du salut ; et, dans le fond,

(1) Fatuus statim indicat iram suam : qui autem dissimulat injuriam, callidus est. *Prov. 12, 16.*

(2) Doctrina viri per patientiam noscitur ; et gloria ejus est iniqua prætergredi (*Ibid. 19, 11*).



c'est une grande prudence de dissimuler de cette manière sur une grande quantité de choses, sans y faire attention et sans s'émouvoir ; c'est bien plus tôt fait ; il en coûte bien moins que de se mettre en colère, de parler et de faire du bruit ; car tout cela ne sert qu'à aigrir les esprits, tandis qu'une prudente dissimulation les apaise ; soyez donc sourd et sachez dissimuler quand il le faut. *Seigneur, dit le Sage, vous dissimulez les péchés des hommes pour leur laisser le temps de faire pénitence* (1). Si la majesté de Dieu dissimule les offenses dont on se rend coupable envers lui, que doit faire l'homme, qui n'est qu'un ver de terre, quand il est offensé !

## CHAPITRE XI.

### DE LA VIE DES ANCIENS RELIGIEUX.

Nous allons finir ce traité des qualités nécessaires à un Religieux pour bien vivre en Communauté ; mais nous le finirons par quelques traits de la vie des anciens Religieux. Nous rapporterons quelques-unes de leurs sublimes actions, pour nous servir d'instruction sur ce que nous avons à faire, et qu'elles nous donnent de la confusion de ce que nous faisons ; qu'elles soient pour nous une exhortation puissante de mieux faire à l'avenir, et d'embrasser avec plus d'ardeur notre vocation.

Lorsqu'au commencement du 4<sup>e</sup> siècle, sous le règne du grand Constantin, saint Antoine rétablit la discipline monastique que saint Marc l'évangéliste avait fondée, mais que les guerres de l'Empire et les persécutions de

(1) *Dissimulas peccata hominum propter penitentiam. Sap. 11, 24.*

l'Eglise avaient comme renversée, il jeta les premiers fondemens de la vie commune, par ses exemples, par la force de ses paroles, et surtout par l'odeur de sa sainteté, qui attira auprès de lui une si grande multitude, qu'en peu de temps les déserts de la Thébàide et de l'Egypte furent habités et remplis d'hommes et de femmes.

Il y avait sur ces montagnes, dit saint Athanase dans la *Vie de saint Antoine*, des monastères qui étaient comme des temples remplis de chœurs d'anges ; on y employait les jours à chanter les louanges de Dieu, à lire la sainte Ecriture, à prier. Les puissantes exhortations du Saint leur avaient inspiré à tous une extrême ferveur pour les jeûnes et les veilles ; il leur avait appris à mettre leur consolation dans l'espérance des biens futurs, à travailler de leurs mains, afin de pouvoir faire l'aumône, et à vivre tous en commun dans une charité parfaite et une union intime. Ainsi l'on voyait de grandes contrées habitées par des gens de l'autre monde, qui n'avaient aucune conversation avec celui-ci, et qui portaient tous leurs soins à exercer la piété et à pratiquer la vertu. Quel est l'homme qui, en voyant tous ces monastères et ce grand nombre de Religieux vivant dans une inviolable concorde, sans aucune parole de médisance ou de murmure, et se rendant tous mutuellement les devoirs d'une sincère et cordiale amitié, ne doit s'écrier : Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israel ! Elles sont comme des bocages touffus, de fraîches vallées, des jardins arrosés de ruisseaux, des tabernacles dressés de la main du Seigneur, et comme des cèdres plantés près du courant des eaux.

Saint Chrysostome dit, en parlant de ces mêmes monastères : Si quelqu'un maintenant vient visiter les solitudes d'Egypte, il les trouvera plus belles que le Paradis terrestre, ce jardin de délices ; il y verra des chœurs innombrables d'anges briller et servir Dieu dans des



corps mortels ; les cieux ne jettent pas plus d'éclat que ces déserts remplis de troupes innocentes d'hommes et de vierges (1).

Saint Epiphane disait dans le même temps : Ils travaillent dans ces monastères pour acquérir la vertu , comme une abeille laborieuse : ils font avec leurs mains la cire , et portent dans leurs bouches les gouttes de miel des louanges de Dieu (2).

Théodoret, parlant des Religieux de son temps, dit (3) : De même que le prince des ténèbres , ce mortel ennemi des hommes , a malicieusement inventé plusieurs espèces de vices et différens moyens pour les précipiter dans les enfers ; ainsi les enfans de lumière , ceux qui se nourrissent de la vraie piété , se sont appliqués à chercher des moyens différens de servir Dieu , et divers exercices de vertus , qui leur servent comme d'autant d'échelles pour monter au ciel : les uns combattent ensemble et en grand nombre , et remportent des victoires signalées et des palmes immortelles ; d'autres embrassent la vie solitaire , renoncent à toutes les consolations humaines , pour ne s'entretenir qu'avec Dieu , et s'élèvent ainsi au-dessus de leur nature ; quelques-uns demeurent dans des cabanes et des cellules , y passent toute leur vie à célébrer les grandeurs de Dieu , et à chanter ses louanges ; il en est qui n'ont d'autre abri que les cavernes et les lieux souterrains pour s'appliquer aux mêmes exercices ; enfin il en est d'autres qui n'ont ni cellules , ni cabanes , ni cavernes , qui n'ont pas d'autre couverture que le ciel ; ils supportent ainsi la diversité des saisons , les intempéries de l'air , quelquefois transis par le froid , d'autrefois brûlés par l'ardeur du soleil. Il y a encore des manières différentes de vivre parmi ces derniers : les uns se tiennent

(1) Homil. 8. in Matth.

(2) Lib. 8. hæres. 30, contra Massal.

(3) In Philoth. cap. 27.

toujours debout , les autres ne passent qu'une partie du jour assis ; il y en a qui se renferment , afin d'éviter l'abord de ceux qui viennent les visiter ; d'autres s'exposent à la vue de tout le monde.

Saint Jean Damascène raconte que le saint homme Barlaam parla des Religieux au prince Josaphat en ces termes (1) : Ces hommes , remplis de vertus , menaient une vie tranquille ; les uns demeuraient en rase campagne et étaient perpétuellement exposés à toutes les rigueurs des saisons et à toutes les injures de l'air ; les autres se mettaient à l'abri sous les ruines de quelques masures ou dans les cavernes de la terre ; ainsi ils renonçaient à tous les plaisirs des sens et à toutes les délices de cette vie , se contentant pour leur nourriture de légumes , de racines , de pain sec , dont même ils n'usaient que fort sobrement et après de longues abstinences ; non seulement ils s'abstenaient de tout ce qui pouvait sentir la délicatesse , mais ils ne prenaient de leur nourriture fade et insipide , qu'autant qu'il en fallait pour ne pas mourir de faim. Quelques-uns jeûnent des semaines entières et ne mangent que les dimanches ; d'autres ne mangent que deux ou trois fois dans la semaine , d'autres de deux jours l'un , vers le soir , et encore ne font-ils qu'effleurer leur chétive nourriture , parce qu'ils sont continuellement occupés à la prière et aux saintes veilles , que rien de terrestre ne peut les distraire : ils semblent mener la vie des anges et oublier qu'ils sont hommes.

On ne voit régner parmi eux ni l'envie , ni la vaine gloire ; ceux qui sont le moins avancés , ne sont point jaloux de l'autorité et de la vertu de ceux qui les surpassent , et ces derniers ne s'élèvent point par l'estime d'eux-mêmes au-dessus des autres , n'ayant tous qu'un même dessein , celui de donner à Dieu toute la gloire de leurs

(1) In vita S. Barlaam et S. Josaphat, cap. 12.



actions, et à se réserver seulement la pratique de l'humilité. Le Religieux qui, à cause de sa faiblesse, était moins austère que ses compagnons, en prenait occasion de s'humilier davantage : il se réputait malheureux de ne pouvoir faire ce que faisaient les autres, et attribuait ce manquement d'austérité plutôt à un défaut de courage et à une certaine lâcheté, qu'à une infirmité véritable.

Quelques-uns d'entre eux se sont retirés dans le fond des déserts, afin qu'en s'éloignant de la conversation des hommes, ils fussent mieux disposés pour converser avec Dieu. D'autres ont des cellules écartées les unes des autres, et ne s'assemblent que le dimanche pour aller à l'église, y participer aux saints mystères et recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils s'exhortent ensuite mutuellement à bien faire et à se tenir en garde contre les surprises de l'ennemi ; puis chacun retourne dans sa cellule pour faire le miel de la vertu dans la ruche de son cœur, et produire des actions dignes du sacrement qu'ils viennent de recevoir, et de la table sainte à laquelle ils ont été admis.

Quelques-uns vivent en communauté sous la conduite d'un supérieur qu'ils reconnaissent comme leur père et honorent comme leur prélat. Ils font le sacrifice de leur propre volonté avec le glaive de l'obéissance, se regardant comme des esclaves par l'abandon de leur liberté, ne vivant plus à eux-mêmes, mais à celui à qui ils se soumettent pour l'amour de Dieu, ou plutôt à Jésus-Christ, qu'ils suivent, par le renoncement qu'ils ont fait de toutes les choses de la terre, et qui vit en eux. Ces hommes excellents vivent ici-bas comme des anges, toujours occupés, par leurs concerts mutuels, à louer Dieu et à chanter des psaumes ; ils imitent déjà les vertus des célestes intelligences, par leurs jeûnes, leurs prières, leurs veilles, leur silence, leur chasteté, leur humilité, leur

concorde et leur amour parfait de Dieu et des hommes ; c'est ainsi qu'ils passent cette vie mortelle ou plutôt céleste ; c'est pourquoi Dieu les a honorés du don des miracles, et à répandu par toute la terre la bonne odeur de leur sainte vie.

Saint Barlaam ajoute ailleurs, en parlant toujours au jeune prince : Notre nourriture est prise ordinairement dans ce que la terre produit, comme quelques fruits et quelques légumes que la solitude, arrosée des eaux du ciel et par l'ordre de la Providence, nous fournit, sans que personne, par avarice ou par envie, nous en dispute l'usage. Notre vêtement est un âpre cilice et quelques peaux de brebis déjà usées et préparées pour dompter notre chair ; nos habits sont faits de plusieurs pièces ; nous n'en avons point pour changer : été et hiver nous portons les mêmes ; il ne nous est pas permis, dès qu'une fois nous les avons revêtus, de les quitter ni le jour ni la nuit, à moins qu'ils ne tombent en lambeaux de vétusté. En souffrant ainsi le froid et le chaud, nous nous efforçons de mériter la robe de la bienheureuse immortalité.

Écoutez saint Chrysostôme parlant de ces Religieux, et rendant compte de leurs exercices (1) : Ils se lèvent avec le soleil, et même le devancent de beaucoup. Après avoir un peu reposé, ils n'ont pas grand-peine à se lever, parce que les pesanteurs de tête, la quantité d'humeurs, la bonne chère, les soins, les tristesses, les ennuis et aucune autre chose ne les obligent à dormir beaucoup.

Ils sortent donc du lit promptement et gaiement ; ils vont au chœur, où tous, avec une conscience pure, psalmodient, bénissent Dieu par des hymnes et lui rendent grâce pour ses bienfaits généraux et particuliers ; ils prient avec une grande dévotion et le plus profond respect, à genoux, les mains levées vers le ciel, comme autant d'anges. Dans leurs monastères on n'entend

(1) Hom. 69 et 70 in Matth. ; et hom. 14. in 1. ad Timoth.



actions, et à se réserver seulement la pratique de l'humilité. Le Religieux qui, à cause de sa faiblesse, était moins austère que ses compagnons, en prenait occasion de s'humilier davantage : il se réputait malheureux de ne pouvoir faire ce que faisaient les autres, et attribuait ce manquement d'austérité plutôt à un défaut de courage et à une certaine lâcheté, qu'à une infirmité véritable.

Quelques-uns d'entre eux se sont retirés dans le fond des déserts, afin qu'en s'éloignant de la conversation des hommes, ils fussent mieux disposés pour converser avec Dieu. D'autres ont des cellules écartées les unes des autres, et ne s'assemblent que le dimanche pour aller à l'église, y participer aux saints mystères et recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils s'exhortent ensuite mutuellement à bien faire et à se tenir en garde contre les surprises de l'ennemi ; puis chacun retourne dans sa cellule pour faire le miel de la vertu dans la ruche de son cœur, et produire des actions dignes du sacrement qu'ils viennent de recevoir, et de la table sainte à laquelle ils ont été admis.

Quelques-uns vivent en communauté sous la conduite d'un supérieur qu'ils reconnaissent comme leur père et honorent comme leur prélat. Ils font le sacrifice de leur propre volonté avec le glaive de l'obéissance, se regardant comme des esclaves par l'abandon de leur liberté, ne vivant plus à eux-mêmes, mais à celui à qui ils se soumettent pour l'amour de Dieu, ou plutôt à Jésus-Christ, qu'ils suivent, par le renoncement qu'ils ont fait de toutes les choses de la terre, et qui vit en eux. Ces hommes excellents vivent ici-bas comme des anges, toujours occupés, par leurs concerts mutuels, à louer Dieu et à chanter des psaumes ; ils imitent déjà les vertus des célestes intelligences, par leurs jeûnes, leurs prières, leurs veilles, leur silence, leur chasteté, leur humilité, leur

concorde et leur amour parfait de Dieu et des hommes ; c'est ainsi qu'ils passent cette vie mortelle ou plutôt céleste ; c'est pourquoi Dieu les a honorés du don des miracles, et à répandu par toute la terre la bonne odeur de leur sainte vie.

Saint Barlaam ajoute ailleurs, en parlant toujours au jeune prince : Notre nourriture est prise ordinairement dans ce que la terre produit, comme quelques fruits et quelques légumes que la solitude, arrosée des eaux du ciel et par l'ordre de la Providence, nous fournit, sans que personne, par avarice ou par envie, nous en dispute l'usage. Notre vêtement est un âpre cilice et quelques peaux de brebis déjà usées et préparées pour dompter notre chair ; nos habits sont faits de plusieurs pièces ; nous n'en avons point pour changer : été et hiver nous portons les mêmes ; il ne nous est pas permis, dès qu'une fois nous les avons revêtus, de les quitter ni le jour ni la nuit, à moins qu'ils ne tombent en lambeaux de vétusté. En souffrant ainsi le froid et le chaud, nous nous efforçons de mériter la robe de la bienheureuse immortalité.

Écoutez saint Chrysostôme parlant de ces Religieux, et rendant compte de leurs exercices (1) : Ils se lèvent avec le soleil, et même le devançant de beaucoup. Après avoir un peu reposé, ils n'ont pas grand-peine à se lever, parce que les pesanteurs de tête, la quantité d'humeurs, la bonne chère, les soins, les tristesses, les ennuis et aucune autre chose ne les obligent à dormir beaucoup.

Ils sortent donc du lit promptement et gaiement ; ils vont au chœur, où tous, avec une conscience pure, psalmodient, bénissent Dieu par des hymnes et lui rendent grâce pour ses bienfaits généraux et particuliers ; ils prient avec une grande dévotion et le plus profond respect, à genoux, les mains levées vers le ciel, comme autant d'anges. Dans leurs monastères on n'entend

(1) Hom. 69 et 70 in Matth. ; et hom. 14. in 1. ad Timoth.



point de bruit , point de trouble ; tout y est en paix , en repos , et y sent l'oraison , le recueillement et le baume de la dévotion.

Après l'oraison, ils s'appliquent à la lecture et à l'étude des saintes Ecritures : l'un s'entretient avec Isaïe, un autre communique avec les Apôtres, un autre lit quelque ouvrage des Pères, un autre occupe son esprit à considérer les créatures que Dieu a produites, comme autant de degrés pour monter vers lui; d'autres considèrent la brièveté et la misère de cette vie, pour en concevoir du dégoût et la mépriser, et la béatitude à venir pour la désirer.

L'oraison et la lecture achevées, les uns se mettent à copier quelques livres de la sainte Ecriture, les autres s'appliquent à l'emploi qui leur a été assigné; mais tout se fait sans agitation et en silence, et l'on ne perd pas le temps à des choses inutiles.

Leur conversation est douce et aimable, pleine d'une charité sincère et de la plus grande convenance; toutes les paroles méseantes, piquantes, aigres et moqueuses en sont bannies. Ils ne font pas comme nous, ils ne disent pas : Un tel est bien dans l'esprit de l'empereur et en faveur, tel autre est disgracié; un tel est mort, un tel a recueilli sa succession, choses qui nous importent fort peu. Comme ils habitent un autre monde, et qu'ils font leur demeure dans le ciel, ils s'entretiennent continuellement des choses célestes, de la vision de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des couronnes des Saints, de la béatitude des vertus, des bonnes œuvres et de tous les moyens qui peuvent nous faire parvenir à la jouissance de Dieu. Pour ce qui tient aux choses de ce monde, ils n'en disent pas un mot. Comme que nous ne parlons pas de ce que font les fourmis sous la terre, ni de leurs occupations; de même ils ne s'occupent ni de près ni de loin de ce que nous faisons, et ne veulent pas seulement y penser.

Ils ont très-peu de soin de leur nourriture et de tout ce qui peut donner quelque plaisir à leurs sens. Leur table n'a ni luxe, ni superfluité; elle est toute couverte de sobriété et de tempérance; toute leur délicatesse se réduit au pain et à l'eau; quelques-uns y ajoutent du sel et d'autres un peu d'huile; s'il veulent faire grande chère, c'est avec quelques fruits et quelques noisettes. Ils sortent de table avec plus de plaisir que les rois, et bien plus de santé; car comme ils n'ont point de viande, de sauces, de ragoûts, ils n'ont point de pesanteur de tête ni de douleurs d'estomac. Ils s'asseient sur l'herbe pour manger, comme Notre-Seigneur fit asseoir dans le désert les cinq mille hommes qui le suivaient. Quelques-uns n'ont d'autre toit que le ciel, et d'autre lumière pendant la nuit que celle de la lune. Leurs habits se ressentent de la fermeté de leur esprit et de l'austérité de leur vie; ils sont habillés de peaux de bête, pour la plupart usées de vieillesse.

Après avoir pris quelque peu de chose le soir, ils se remettent à prier Dieu et à publier ses louanges; ensuite ils vont se reposer. Ils dorment tout vêtus; leur sommeil est fort court, parce que leur tête n'est pas appesantie; ils veillent beaucoup la nuit comme de vrais enfans de lumière; on ne les entend pas ronfler, ils ne dorment pas la bouche ouverte, parce qu'ils n'ont pas le nez bouché et le cerveau pris par les fumées de l'estomac; ils ne se découvrent pas, en se tournant dans leur couche, pour y trouver leur aise; ils reposent avec plus de bienséance dans leur maintien, que la plupart de ceux qui veillent. La crainte qu'ils ont de Dieu, le respect parfait qu'ils lui portent, ne leur permettent pas de dormir profondément ni de se plonger dans le sommeil, mais seulement de le toucher. Leurs songes se ressentent de la sobriété de leur vie et de l'honnêteté de leurs actions: ils ne sont pas pénibles ni agités par des fantômes.



Après avoir vécu ainsi, ils meurent : car ils ne sont pas immortels ; mais leur mort est bien différente de celle du commun des hommes , parce qu'ils ne la regardent pas comme une affliction, mais comme un bienfait inestimable de Dieu ; ils ne la regardent pas comme la fin de la vie , mais comme le commencement de la vraie vie et de la félicité. Quand on leur annonce la mort de quelqu'un d'entre eux, ils en témoignent une grande joie ; une allégresse générale se répand dans toute la maison ; on n'oserait pas dire : Il est mort ; mais , Il est consommé. Après ces premiers sentimens de joie, on se répand en actions de grâces devant Dieu pour le bonheur qu'il vient d'accorder au défunt ; chacun fait des retours sur soi-même , et demande à Dieu la grâce de mourir d'une semblable mort, et ils l'accompagnent au tombeau avec des hymnes et des cantiques de joie.

Dans leurs maladies, vous n'entendez ni plaintes ni murmures, vous ne voyez ni impatience ni tristesse ; les médecins n'y paraissent que rarement : ce qui les guérit, est la grande confiance qu'ils ont en Dieu. Si les médecins viennent, on voit briller, en ces vertueux et excellens malades, la force, la patience et la sagesse ; leurs maladies ne viennent point des excès du boire et du manger, mais parce qu'ils ont trop jeûné ou trop veillé, qu'ils ont trop pris sur eux : de sorte que les causes de leurs maladies, bien loin d'être blâmables, sont dignes de louanges.

Saint Chrysostome, après avoir admiré cette belle vie, appelle ces Religieux des Saints et des Anges, des hommes crucifiés, dont les yeux, les oreilles, les mains, le corps et l'ame sont attachés à la croix de Jésus-Christ ; il les appelle les ornemens de la terre, les flambeaux du monde, des hommes plus nobles et plus illustres que les rois ; dont la vie, quelque pénible et fâcheuse qu'elle paraisse, est cependant plus douce et plus délicieuse que

celle des hommes du monde, qui cherchent leurs plaisirs ; car si ceux-ci passent leur temps à jouer, à faire bonne chère, ils ont néanmoins l'ame traversée de mille épines : il y a autant de différence entre leur vie et celle des Religieux, qu'entre une mer battue et agitée par les orages, et un port tranquille et assuré. En quittant les villes et le bruit des peuples pour se retirer sur les montagnes, éloignés du commerce des hommes, ils peuvent se livrer en repos à Dieu et à eux-mêmes ; car qu'est-ce qui pourrait les troubler, puisqu'ils n'ont ni ambition, ni envie, ni désirs mauvais, et par suite point de tristesse, de chagrins ou de dangers ?

Leur maison est sans bruit, leur ame sans passion et sans inquiétude ; ils sont si contens de leur condition, que, bien qu'ils soient retirés dans de petites cellules et fort pauvrement vêtus, ils ne changeraient pas leurs cellules pour les palais, ni leurs habits pour la pourpre des rois ou des empereurs, pas plus qu'un roi ne changerait sa pourpre contre les vieux haillons d'un mendiant : c'est parce qu'ils connaissent combien leur condition est plus sublime, plus douce, plus sûre, plus avantageuse que celle des rois, pour obtenir la béatitude éternelle ; c'est pour cela qu'ils aiment et estiment leur condition, qu'ils méprisent celle des rois, et ne font pas plus de cas de la pourpre que des toiles d'araignée.

Saint Chrysostome conclut ainsi : Quels hommes ! et nous, que faisons-nous ? Pourquoi ne quittons-nous pas cette misérable servitude où nous sommes ? Pourquoi ne rompons-nous pas les liens qui nous tiennent captifs, pour voler vers cette douce vie et cette heureuse vocation ? Pourquoi ne nous rangeons-nous point avec ces anges ? Mais, hélas ! nous aimons mieux demeurer dans notre misère : semblables à ces mendiants couverts d'ulcères, qui se chauffent au soleil sur les places publiques, et vont ensuite de porte en porte mendier un morceau de pain



pour soutenir leur misérable vie. Nous, nous sommes encore plus malheureux avec notre ambition et nos desirs des choses de la terre : nous mendions des créatures un maigre et chétif plaisir.

### CHAPITRE XII.

DE LA VIE DES RELIGIEUX DE QUELQUES MONASTÈRES PARTICULIERS.

Après avoir parlé en général de la vie excellente des anciens Religieux, nous allons entrer dans quelques monastères particuliers.

Saint Gerasime dont il est parlé dans la *Vie de saint Euthyme, abbé* (1), avait sous sa conduite soixante et dix Religieux qui demeuraient en silence dans leurs cellules cinq jours de la semaine, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau; le samedi et le dimanche ils mangeaient au réfectoire, on leur donnait quelque chose de cuit, et un peu de vin; ils ne pouvaient allumer du feu dans leurs cellules, ni goûter rien de cuit. Ils faisaient profession d'une profonde humilité, gardaient une pauvreté si grande, qu'ils mettaient tout leur bonheur à ne rien posséder. En sortant de leurs cellules, ils les laissaient toujours ouvertes, afin que chacun pût y entrer librement et prendre ce qui pourrait lui faire plaisir, et avec cela ils vivaient ensemble dans une parfaite intelligence, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme.

Dans la *Vie de sainte Marie Egyptienne* écrite par Sophrone, évêque de Jérusalem (2), il est fait mention d'un monastère bâti près du Jourdain, où saint Zosime

(1) Apud Sur. 20 janv.

(2) In vita S. Mar. Egypt., cap. 2.

fut conduit par une inspiration divine, et dont il ne sortit qu'après avoir eu le bonheur de voir cette grande Sainte, de l'entretenir, de lui donner le viatique pour la préparer à la mort. Dans cette maison il n'était point d'heure de la nuit où les Religieux ne chantassent des psaumes; pendant le jour ils les avaient continuellement à la bouche, et travaillaient sans cesse de leurs mains. Joignant ainsi pour le service de Dieu l'âme au corps, l'intérieur à l'extérieur, ils bannissaient d'entre eux les entretiens inutiles, ils ne laissaient pas entrer dans leur esprit la plus petite pensée de l'or, de l'argent et des autres choses temporelles : à peine en savaient-ils le nom. Une seule chose leur paraissait importante et frappait leur esprit; ils travaillaient tous avec ardeur à l'acquérir, ils voulaient se réputer comme morts au monde et vivre comme des gens qui n'en étaient plus depuis qu'ils s'étaient faits Religieux; ils nourrissaient leur âme d'une viande divine qui est la parole de Dieu, et leur corps de pain et d'eau seulement, afin d'être plus forts devant le Seigneur et d'avoir plus de sujet d'espérer les effets de sa clémence. Saint Zosime disait depuis que cette céleste manière de vivre l'avait fort édifié et lui avait donné un grand courage pour faire des progrès dans le chemin de la vertu et de la perfection, en voyant des hommes qui travaillaient avec tant d'ardeur à l'acquérir, et qui par la sainteté de leur vie faisaient de leur maison comme un nouveau paradis sur la terre.

Peu de jours après le temps où il est ordonné aux Chrétiens de célébrer le saint jeûne du Carême pour purifier leurs âmes, afin de se rendre dignes de voir les jours de la mort et de la résurrection de leur Sauveur et de participer aux grâces qui y sont attachées, voici ce que faisaient ces bons Religieux : Le premier jour de Carême on célébrait selon la coutume les divins Mystères, et tous recevaient le corps et le sang précieux de Jésus-